

Québec français



Le Québec paradoxal

Denisa-Adriana Oprea

Numéro 158, été 2010

Le Québec dans l'oeil de l'Autre

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/61542ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Oprea, D.-A. (2010). Le Québec paradoxal. *Québec français*, (158), 27–28.

Le Québec paradoxal

PAR DENISA-ADRIANA OPREA*

Tout a commencé en 2002, en Roumanie. Je venais de finir ma maîtrise et j'assistais à une conférence portant sur les contes populaires québécois. Le conférencier parlait de sorcières et de voyages à bord d'embarcations magiques, qui sillonnaient la nuit et en amplifiaient les mystères. J'ignorais alors que grâce à sa générosité mon destin allait basculer dans l'entre-deux actuel. De fait, à la suite de notre rencontre, j'entamai à l'automne 2003 un doctorat en littérature québécoise à l'Université Laval à Québec. Ce conférencier était nul autre que Maurice Lemire, un des fondateurs du Centre de recherche interdisciplinaire sur la littérature et la culture québécoises (CRILCQ), à l'Université Laval.

Le Québec, lieu de mystères

À l'époque, le Québec était pour moi une nébuleuse. Je le situais vaguement sur une carte du Canada dont les contours étaient encore plus flous pour moi, à cause de la proximité des États-Unis. Le tout dissout dans l'image d'une Amérique informe, cacophonique, qui à la fois me fascinait et me rebutait. Par bonheur, il y avait *Volkswagen blues*, *Le Survenant*, *Bonheur d'occasion* et *Les fous de Bassan* – autant de classiques par le truchement desquels on fait découvrir aux étudiants étrangers la littérature québécoise. Il y avait aussi Montréal, ville mythique à mes yeux, qui me faisait rêver, en raison de mes lectures et d'un reportage que j'avais vu jadis qui traitait de la ville souterraine, des Francofolies et de l'ambiance bigarrée et pittoresque des rues ainsi que du mélange des *races*... Il y avait enfin l'attrait de l'ailleurs et la fascination de l'Autre. Car le Québec incarnait à mes yeux une différence absolue. Tout devait y être différent – de la couleur du ciel à la forme des maisons, de la nourriture aux habitants eux-mêmes, qui ne sauraient être que des gens sophistiqués et évolués, des Martiens bienveillants habitant un pays de cocagne, que convoitaient à l'époque plusieurs de mes compatriotes!...

La réalité québécoise

Me voilà donc à Québec. Inutile de dire ma déception lorsque j'ai constaté que la poutine passe pour le plat québécois typique... et que les Québécois ressemblent à s'y méprendre à des humains, avec en plus quelque chose d'à la fois fragile, attachant et désespérant dans la manière dont ils affrontent la vie et avec laquelle ils interagissent avec autrui. Seuls le ciel, d'un bleu si intense, comme je n'en avais jamais vu auparavant et, en hiver, les vastes espaces recouverts de neige, à perte de vue, jusqu'à en avoir le vertige, ont vaguement apaisé ma soif de différence. Car, au fond, cette quête d'une altérité dont on saisit mal les composantes, juste l'intensité, correspond en réalité à un besoin de se rendre étranger à soi-même et de devenir autre. La quête de l'Autre n'est peut-être que la recherche narcissique d'un autre soi-même, de soi-même comme un Autre.

Dans mon cas, cette quête s'est avérée très pénible. Car, sans le savoir, j'allais me lancer dans l'une des plus grandes aventures de ma vie, celle qui allait le plus me transformer et faire de moi l'être hybride que je suis à présent. J'allais dire, par un cliché, la « citoyenne universelle » que je suis à présent. Or, le propre de ce dernier est justement de pouvoir se sentir chez soi où qu'il aille dans ce vaste monde. Tel ne fut pas mon cas, car j'ai constamment porté comme une plaie ouverte la rupture d'avec mon pays d'origine. Je ne faisais que réitérer la condition spécifique de l'exilé, que la nostalgie de ses racines place dans un entre-deux douloureux. Dire simplement que j'affrontais l'Autre, tout en devenant autre. Le Québec allait m'apprendre des choses essentielles, ce dont je lui sais immensément gré.

Apprentissages

Le Québec m'a d'abord appris à respecter et à tolérer mon prochain. De fait, je viens d'une société où l'on vit constamment sous l'œil de l'autre ; où, sur le mode informel, et souvent par le biais de la moquerie,



« À l'époque, le Québec était pour moi une nébuleuse. Je le situais vaguement sur une carte du Canada dont les contours étaient encore plus flous pour moi, à cause de la proximité des États-Unis. »

l'opinion de l'autre est une sorte d'instance suprême de sanction qui, au nom de soi-disant critères éthiques ou moraux, sanctionne tout trait, tout comportement qui enfreint ses normes et conventions. Cela est visible dans le cas de certaines minorités, dont les personnes handicapées ou les homosexuels, mais aussi au quotidien, où l'on constate un intérêt malsain pour la manière dont l'autre construit sa vie. La pression de cette instance formelle est telle qu'il arrive parfois qu'on prenne des décisions qui vont à l'encontre de ses désirs les plus intimes, pour suivre des normes non écrites. Je me dis souvent que, s'ils sont incapables de construire quoi que ce soit, les Roumains sont très forts à tout déconstruire, et ce, par le biais de la moquerie et de la raillerie. Or, j'ai appris à Québec à intérioriser mon regard. J'ai arrêté de juger l'autre, tout en essayant de le comprendre et de respecter sa (soi-disant) différence. Mais il est tout aussi vrai que, à Québec, le respect de l'autre prend souvent la forme d'une indifférence très dure à vivre. Que le fait de ne pas y exister pour son prochain rend très problématique son positionnement ontologique par rapport à soi et au monde.

J'ai également appris à Québec que, à condition de respecter la liberté d'autrui, on a vraiment la possibilité de tout faire dans la vie – un peu à la manière de Théo, le personnage de *Volkswagen blues*. Qu'il est possible de voler aussi haut que l'on veut ; qu'à force de travail et de sérieux, tous les rêves, même les plus fous, peuvent devenir réalité. Mais il y a là lieu pour un autre paradoxe : comment se fait-il que, malgré cette impression, le Québec soit aussi un pays d'une insupportable lourdeur de l'être, un pays qui épuise vite et où les rêves se brisent aussi rapidement qu'ils se forgent ? Je pense ici aux attentes déçues de bien des immigrants, qui n'arrivent pas vraiment à s'y tailler une place et pour lesquels la notion de « terre d'accueil » est très mitigée. Mais je pense également à une sorte de pesanteur métaphysique, à un vague à l'âme qui vient peut-être de l'immensité vide de ces terres sans fin, qui happent l'individu et le broient en lui donnant le vertige du vide.

La vie à Québec m'a interpellée aussi en tant que femme. Dans mon pays, la condition de la femme enregistre des différences marquées en fonction de la région. Si dans les grandes villes on parle de plus en plus d'une égalité homme-femme et de rapports de réciprocité dans le cadre du couple, telle n'est pas la situation dans les villages, et notamment dans les villages isolés, où se perpétuent des modèles traditionnels de famille, basés sur des rapports de force. En outre, si des avancées considérables ont été enregistrées ces dernières années, des inégalités flagrantes perdurent, qui concernent surtout la présence des femmes dans l'espace public et les relations de couple. J'ai appris à Québec que les rapports homme-femme peuvent et doivent prendre

appui sur le respect et sur la réciprocité ; que, tout comme les hommes, les femmes ont le droit de s'épanouir et ce, tant sur le plan intime que public. Que les femmes québécoises poursuivent bien plus leurs rêves que ne le font les femmes roumaines, dont l'épanouissement est souvent entravé par une société qui prête trop peu d'attention aux besoins de l'individu.

Un monde idéal

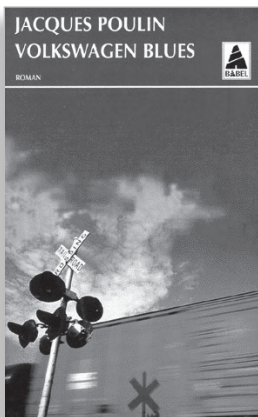
Pourquoi, alors, cette condition hybride dont j'ai parlé ici ? Parce qu'à mes yeux le monde idéal serait placé quelque part entre le Québec et la Roumanie ; qu'il tiendrait du Québec le respect de l'autre et la rigueur du travail, de la Roumanie la vitalité et la verve moqueuse, et des deux la même relation problématique au passé et la même quête d'identité et de place – avec la précision que ces deux derniers aspects prennent des formes différentes dans les deux pays. De fait, depuis deux décennies², le passé de la Roumanie fait l'objet d'une reconsidération. Toutes les soi-disant valeurs nationales et toutes les figures mythiques que le communisme avait taillées de toutes pièces pour étayer son idéologie nationaliste ont volé en éclat depuis décembre 1989. À présent, le pays avance à tâtons, à la recherche de nouveaux repères identitaires. Si l'on penche du côté de certaines époques du passé, pour y trouver de possibles modèles, l'on découvre que l'image de celles-ci a été faussée. Si l'on plonge dans le présent immédiat, on a affaire à un discours défaitiste, la perception que les Roumains ont d'eux-mêmes et de leur propre pays étant généralement négative. En outre, l'intégration dans l'Union européenne ne facilite pas les choses, en raison des écarts insurmontables qui séparent la Roumanie des pays de l'Europe de l'Ouest et aussi d'un complexe d'infériorité par rapport à ceux-ci. Par ailleurs, chez les Roumains, le sentiment d'appartenir à l'UE est assez mitigé. Ils sont plutôt coincés entre leur balkanisme structural, leur passé fantomatique et les impératifs de l'occidentalisation, voire de la mondialisation. Ne reconnaît-on pas un peu le Québec dans cette description ?

Mais ce monde hybride, ne le porté-je pas déjà en moi, avec moi, partout où je vais ? □

* Professeure de français et littérature, École Nationale d'Études Politiques et Administratives, Bucarest (Roumanie), et récipiendaire de la bourse Gaston-Miron de l'AIEQ (2010)

Note

- 1 Il convient ici de rappeler qu'en 2002-2003 Internet n'était pas encore cette omniprésence qui invalide les distances et apprivoise l'Autre.
- 2 Plus précisément, depuis décembre 1989, date à laquelle le régime communiste, en place depuis 1945, a été renversé.



« J'ai également appris à Québec que, à condition de respecter la liberté d'autrui, on a vraiment la possibilité de tout faire dans la vie – un peu à la manière de Théo, le personnage de *Volkswagen blues*. »